

de tout ce qui avait été un jour notre orgueil et notre amour.

*

Ainsi les années se passaient à travailler et à voyager, à apprendre, à lire, à collectionner et à jouir. Un matin de novembre 1931, je me réveillai : j'avais cinquante ans. Cette date fut à l'origine d'une fâcheuse journée pour le brave facteur salzbourgeois à cheveux blancs. Comme régnait en Allemagne l'excellente coutume de célébrer dans les journaux, par des articles circonstanciés, le cinquantième anniversaire d'un auteur, le vieil homme eut à transporter une imposante charge de lettres et de télégrammes jusqu'en haut des marches abruptes. Avant de les ouvrir et de les lire, je réfléchis à ce que ce jour signifiait pour moi. La cinquantième année représente un tournant ; on regarde en arrière avec inquiétude pour mesurer le chemin parcouru, et l'on se demande en secret s'il continuera de monter. Je revis en pensée le temps que j'avais vécu : De même que, de ma maison, j'embrassais du regard la chaîne des Alpes et la vallée qui descendait en pente douce, je contemplai ces cinquante années passées et je dus convenir que je serais impie si je n'étais pas reconnaissant. Après tout, il m'avait été donné plus, infiniment plus que ce que j'avais attendu ou espéré d'atteindre. Le moyen par lequel j'avais choisi de développer mon être et de m'exprimer, la production poétique, littéraire, s'était montré d'une efficacité qui dépassait de beaucoup les plus audacieux de mes rêves d'enfant. Il y avait là, présent de l'*Insel-Verlag* imprimé pour mon cinquantième anniversaire, une bibliographie de mes livres parus dans toutes les langues, et elle constituait déjà un volume en elle-même ; pas une langue n'y manquait, ni le bulgare, ni le finnois, ni le portugais, ni l'arménien, ni le chinois, ni le marathe. En écriture braille, en sténographie, en

tous les caractères exotiques et dans tous les idiomes, des paroles et des pensées de moi étaient allées aux hommes, j'avais dilaté mon existence incommensurablement au-delà des limites de mon être. Je m'étais acquis l'amitié de nombre des meilleurs de notre temps, j'avais joui des représentations théâtrales les plus parfaites, il m'avait été donné de voir et de goûter les villes éternelles, les tableaux immortels, les plus beaux paysages. J'étais demeuré libre, indépendant de tout emploi et de toute profession, mon travail était ma joie et plus encore, il avait donné la joie à d'autres ! Que pouvait-il encore m'arriver de funeste ? Il y avait mes livres : quelqu'un pourrait-il les anéantir ? (C'est ainsi que je pensais en cette heure, sans appréhension.) Il y avait ma maison — quelqu'un pourrait-il m'en chasser ? Il y avait mes amis — pourrais-je jamais les perdre ? Je pensais sans crainte à la mort, à la maladie, mais ma pensée ne fut même pas effleurée par la moindre image, fût-ce la plus lointaine, de ce que j'avais encore à éprouver : que je serais sans patrie, que chassé, traqué, banni, j'aurais de nouveau à errer de pays en pays, à traverser des mers et des mers ; que mes livres seraient brûlés, interdits, proscrits ; que mon nom serait mis au pilori en Allemagne comme celui d'un criminel et que ces mêmes amis dont les lettres et les télégrammes étaient devant moi sur ma table pâleraient s'ils me rencontraient par hasard ; que pourrait être effacé sans laisser de traces ce que trente ou quarante années de persévérance avaient produit ; que toute cette vie édifiée, solide et en apparence inébranlable pourrait s'effondrer en elle-même et que, près du sommet, je serais contraint de tout recommencer du début, avec des forces déjà un peu diminuées et l'âme troublée. Réellement, ce n'était pas un jour où imaginer des choses si insensées et si absurdes. Je pouvais être satisfait. J'aimais mon travail et c'est pourquoi j'aimais la vie. J'étais à l'abri du souci ; même si je n'écrivais plus une ligne, mes livres prendraient

soin de moi. Tout me semblait atteint, le destin dompté. La sécurité que j'avais connue autrefois dans la maison de mes parents et qui s'était perdue pendant la guerre, je l'avais recouvrée par mes propres forces. Que restait-il à souhaiter ?

Mais, chose étrange, le fait même qu'à cette heure je ne voyais rien à désirer engendrait en moi un mystérieux malaise. Serait-il bon, demandait quelque chose en moi — ce n'était pas moi-même —, que ta vie se poursuive ainsi, si calme, si réglée, si lucrative, si confortable, sans nouvelles tensions et sans nouvelles épreuves ? T'appartient-elle vraiment, appartient-elle au plus essentiel de ton être, cette existence privilégiée, tout assurée en soi ? Pensif, je me promenai dans la maison. Elle était devenue belle, au cours de ces années, et telle exactement que je l'avais voulue. Et pourtant, devais-je toujours vivre ici, toujours m'asseoir devant le même bureau et écrire des livres, un livre et encore un livre, et ensuite toucher mes droits d'auteur, toujours plus de droits d'auteur, devenir peu à peu un monsieur respectable, tenu d'exploiter avec dignité et dans le respect des convenances son nom et son œuvre, préservé déjà de tout accident, de toutes les tensions et de tous les dangers ? Les choses devaient-elles toujours aller ainsi, jusqu'à soixante, jusqu'à soixante-dix ans, sur une voie droite et unie ? Ne serait-il pas mieux pour moi — ainsi se poursuivait mon rêve intérieur — que survînt quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau, quelque chose qui me rendît plus inquiet, plus tendu, qui me rajeunît en m'excitant à un nouveau combat peut-être plus dangereux encore ? Car un artiste porte toujours en lui une mystérieuse contradiction. Si la vie le secoue brutalement, il soupire après le repos, mais si le repos lui est donné, il aspire à de nouvelles agitations. C'est ainsi qu'en ce jour de mon cinquantième anniversaire je ne formai au plus profond de moi-même que ce seul vœu téméraire : que quelque chose se produisît qui m'arrachât de nouveau à ces sécu-

rités et à ces commodités, qui m'obligeât non pas à simplement poursuivre, mais à recommencer. Était-ce crainte de l'âge, de la fatigue, de la paresse ? Ou était-ce une mystérieuse prémonition qui me faisait alors désirer une autre vie, plus dure, dans l'intérêt de mon développement intérieur ? Je n'en sais rien.

Je n'en sais rien. Car ce qui en cette heure singulière émergeait de la pénombre de l'inconscient n'avait rien d'un vœu distinctement exprimé, et sûrement n'était en rien rattaché à ma volonté consciente. Ce n'était qu'une pensée fugitive qui venait m'effleurer comme un souffle, peut-être pas du tout ma propre pensée, mais une autre, surgie de profondeurs qui m'étaient inconnues. Cependant, l'obscur puissance qui gouverne ma vie, l'insaisissable puissance qui avait déjà comblé tant de vœux que je n'aurais jamais eu l'audace de former, devait l'avoir perçue. Et déjà elle levait docilement la main pour briser ma vie jusqu'en ses derniers fondements et me forcer d'en reconstruire sur ses ruines une tout autre, plus dure et plus difficile.